

La France d'un jeune écrivain japonais :

NAGAI KAFU (1879-1959)

Kimiko Kanazawa

Conférence donnée le 25 novembre 1999 dans le cadre du Congrès International G.E.O. — Groupe d'études orientales, slaves et néo-helléniques à l'Université Marc Bloch — Strasbourg

« *Tradition et modernité en Orient et dans les mondes slave et néo-hellénique : l'inspiration française* »

En 1867, le Japon, avec le passage de la période Edo à l'ère Meiji, entame sa mue vers une nation moderne. Le pays change avec une extrême rapidité, des efforts sont faits dans tous les domaines pour atteindre le plus rapidement possible le niveau des nations européennes et de l'Amérique. L'auteur qui fait l'objet de mon propos d'aujourd'hui, Nagai Kafû, naît en l'an 12 de l'ère Meiji, autrement dit en 1879. A l'âge de 11 ans, déjà, il débute l'apprentissage de l'anglais dans le cadre scolaire, chose impensable encore quelques années plus tôt. La famille dans laquelle il grandit, appartient à la meilleure élite intellectuelle du Japon de l'époque. Autant son père que sa mère étaient issus de grandes familles féodales d'avant la restauration de Meiji. Son grand-père maternel était un fameux érudit de tradition chinoise. A ses disciples qui se rassemblaient nombreux chez lui, il enseignait la littérature et la pensée des classiques chinois. Le père de Kafû, l'un de ces disciples, épousa la fille du maître. Il s'était lui aussi forgé une réputation de poète, auteur de Kanshi ou poèmes composés en chinois. Il laisse même un recueil de poésies, mais pour lui, l'écriture ne relevait que du domaine du passe-temps. Sur le plan professionnel, il fut d'abord grand fonctionnaire du gouvernement de Meiji, puis administrateur dans le privé. En 1884, c'est de nouveau en tant que fonctionnaire qu'il est envoyé à Londres par son gouvernement à l'occasion de l'exposition universelle. Il séjourne, alors, environ un an en Europe. De ce fait, il semble que dans la famille de Kafû, le petit déjeuner ait été de style européen, avec pain et café. D'autre part, dans le livre de recettes que tenait

sa mère, on retrouve celles du beefsteack et du hamburger. Ces plats se retrouvaient rarement au menu des foyers japonais de l'époque. Sur un autre plan, la mère et la grand-mère de Kafû, qui, quant à lui, n'avait pas la fibre religieuse, étaient baptisées dans le culte protestant et l'un de ses cadets était pasteur. C'est là encore un cas très particulier. Sa mère, par ailleurs, appréciait beaucoup la musique et le théâtre traditionnels japonais. C'est ainsi que Kafû fut élevé dans une famille où, depuis l'ère Meiji, se mêlaient étrangement la culture traditionnelle japonaise de l'époque Edo et la culture européenne. On peut avancer que c'est là, l'un des traits de l'élite dirigeante qui a mené la modernisation du Japon. Les auteurs qui comme Ôgai, Sôseki, Tanizaki, ont marqué le Japon moderne, ont tous peu ou prou, à l'instar de Kafû, développé leur originalité littéraire sous le sceau de ces deux cultures.

Si l'on posait la question de savoir quel écrivain, dans la littérature japonaise jusqu'à aujourd'hui, a été le plus influencé par la France, tout Japonais répondrait certainement : Kafû. Mori Ôgai étudia l'allemand à l'université puis, boursier de son gouvernement, fit un séjour d'études en Allemagne en tant qu'étudiant en médecine ; Sôseki apprit, lui, l'anglais et, boursier aussi, fut envoyé en Angleterre par le gouvernement japonais. A l'inverse, Kafû n'étudia ni la langue ni la littérature françaises dans l'université japonaise. Il en fit l'apprentissage selon sa propre manière. D'autant plus, qu'à l'époque, l'université japonaise ne comportait pas de département de littérature française. Il était inscrit au département de chinois, mais à force de sécher les cours, fini par être renvoyé. A quoi occupait-il son temps ? En cachette de ses parents, il était devenu le disciple d'un auteur de théâtre Kabuki, disciple aussi d'un conteur de Rakugo, et dans le même temps faisait ses armes en tant que machiniste. Alors qu'il était sur scène, il fut reconnu par un étudiant au pair dans sa famille et contraint de mettre fin à ses activités. Depuis l'enfance, sous l'influence du milieu familial, il composait très naturellement des Haïku ou des poèmes en chinois (kanshi), mais vers 20 ans, pour se procurer l'argent nécessaire à la fréquentation des geisha, il se présenta et obtint le premier prix à un concours de roman organisé par un quotidien, ce fut l'occasion de ses débuts dans ce genre littéraire. A peu près à la même période, l'auteur de Kabuki, dont il était le disciple, lui montre, par hasard, les traductions anglaises rapportées d'un voyage en Angleterre, de livres de Zola, qui l'enthousiasment. Convaincu que le roman japonais à venir doit,

comme les œuvres de Zola, dépeindre objectivement le côté obscur de la société, il écrit dans cette veine plusieurs romans qui le font connaître. Outre Zola, les autres traductions anglaises qu'il avait empruntées, étaient des récits de Maupassant. Ceux-là aussi l'enchanteront. Décidé à lire les auteurs français dans le texte, il fréquente les cours du soir pour étudier la langue. Il a alors 22 ans. Pour sa famille, ce fils, qui n'a pu intégrer les meilleures universités, qui affirme tantôt vouloir être saltimbanque, tantôt devenir romancier, est absolument impardonnable. Le père fait embarquer son débauché de fils sur l'un des plus beaux paquebots japonais de l'époque (propriété de la compagnie maritime dont il est le vice-président) et l'expédie en Amérique. Il pensait qu'ainsi, même ce fils pourrait devenir un homme d'affaires. Dernier recours pour un père qui tenait à faire de son enfant un individu utile à sa patrie. Le fils qui, quant à lui n'avait aucun intérêt pour l'Amérique, se dit qu'en partant pour les Etats-Unis, l'opportunité d'aller en France finirait bien par se présenter, et se plia à la volonté paternelle. Après environ deux semaines de navigation, Kafû arrive à Seattle en octobre 1903, peu de temps avant son 24^{ème} anniversaire. Il passera 4 années dans ce pays où l'a envoyé son père. Que son premier séjour d'études n'est pas pris place en Europe, qu'il n'a pas été boursier du gouvernement japonais, c'est dit-on, ce qui a décidé de la manière de vivre remarquablement individualiste de Kafû, très rare au Japon. Après l'Amérique, un séjour de 8 mois à Lyon, un autre de 2 mois à Paris, Kafû regagne le Japon en juillet 1908, après 5 années d'absence. Au cours de ces 5 années, qu'a-t-il fait, appris ? Deux textes nous renseignent. Le premier est le journal tenu par Kafû lui-même, publié en 1917 sous le titre « Seiyû nisshi shô (Extraits d'un journal de voyage en Occident) » qui couvre la période allant de son départ du Japon jusqu'à la fin du séjour lyonnais. Le deuxième, qui couvre les séjours lyonnais et parisien, sont les fragments de son agenda français de l'année 1908, rendus public en 1960, un an après sa mort. D'autre part, il faut y ajouter la correspondance adressée à ses amis et à sa famille depuis sa terre d'exil ; de même que, et surtout, pour leur importance, les deux recueils rédigés pendant son voyage, à savoir : « Amerika monogatari (Récits d'Amérique) » (1908) et « Furansu monogatari (Récits de France) » (1909).

Kafu passe sa première année américaine au Tacoma High-School proche de Seattle, sur la côte ouest des Etats-Unis, puis la deuxième au Kalamazoo

College, dans les environs de Chicago. Cependant, il ne se consacre aucunement à l'étude de l'anglais, de l'économie ou du commerce, comme le désire son père. Il se lance avec passion dans l'étude de la langue et de la littérature françaises. A son départ du Japon, son niveau de français ne dépassait pas les premiers rudiments de grammaire, mais une fois en Amérique, outre Zola et Maupassant, Kafû découvre entre autres auteurs contemporains Flaubert, Gautier, Mérimée, Daudet et se lance dans la lecture des œuvres complètes de Balzac. Il entrevoit ainsi que la voie qu'il doit suivre est celle d'un monde différent de celui de Zola. A la date du 5 janvier 1904, il écrit dans son journal :

Depuis que je suis en Amérique, j'ai beau prendre la plume ces derniers temps, je suis incapable d'écrire une seule ligne qui me satisfasse, comme si en mon for intérieur, couvait enfin une révolution artistique. C'est, je crois, le résultat d'une confusion de pensée. L'envie d'écrire, comme Gautier, des histoires insolites d'un genre nouveau, me travaille violemment, malgré cela, la préparation est encore insuffisante et, vainement, les jours de souffrance se succèdent.

Kafû surmonte cette crise artistique en relisant les classiques de la littérature japonaise et en s'essayant à différentes tentatives stylistiques. Les pièces qui verront ainsi le jour, avec principalement l'Amérique pour scène, seront ultérieurement réunies sous le titre : « Amerika monogatari (Récits d'Amérique) ». Au bout de trois années de séjour, Kafû se décide finalement à réunir lui-même les fonds nécessaires à son passage pour la France. A l'été 1905, du fait des pourparlers en vue de la ratification du traité de paix mettant fin au conflit russo-japonais, le consulat de Washington, débordé, se résout à faire exceptionnellement appel à un employé temporaire, pour la durée de l'été. La notoriété de son père fera porter le choix du consulat sur la personne de Kafû. C'est là que prend place un événement capital de sa vie et de sa carrière d'écrivain : la rencontre avec la prostituée Edith. Dans les lettres adressées à son père de Washington aussi, Kafû continuait, sans plus de succès, à solliciter l'autorisation paternelle de partir pour la France. Un soir de la fin d'août, ayant reçu une lettre, où son père lui signifiait, une fois de plus, son refus, Kafû, se prenant pour Baudelaire ou Verlaine, s'enivra dans un bar,

puis suivit jusque chez elle une femme qu'il y avait rencontrée. La liaison, qui au début n'était qu'un acte de révolte contre l'autorité paternelle, se transforme bientôt en une relation partagée qui durera jusque en juillet 1907, date du départ tant attendu pour la France. L'expérience de son amour avec Edith — la frayeur de s'entendre proposer, par la femme aimée, de créer un foyer ; la conscience de savoir à l'instant même où il éprouve de tels sentiments, qu'un jour, de lui même, il quittera certainement cette femme — ce genre d'expérience reviendra de manière récurrente dans la vie de Kafû et nombreux seront ses romans qui décriront de tels rapports homme / femme. Le livre considéré comme son chef d'œuvre : « Bokutô kitan (Une histoire singulière à l'est du fleuve) » met en scène un couple de ce type.

Après la signature du traité mettant fin au conflit russo-japonais, c'est un emploi à la succursale new-yorkaise de la Banque Numéraire de Yokohama qui attend Kafû, remercié du Consulat Japonais de Washington. Poste que le père obtient pour son fils à son insu. La bienveillante sollicitude paternelle n'est pour lui qu'une bonté fort embarrassante et c'est à contrecœur que Kafû se plie à cet ordre, conscient que, sinon, il compromettrait, de manière irrémédiable, toute chance de réconciliation. Bien qu'il ne soit pas encore complètement libéré de l'emprise paternelle, le séjour à New York sera pour l'écrivain Kafû un période de maturation. Pour renforcer son aptitude à converser en français, il prend pension chez une vieille dame française, chez qui il mange français et s'efforce de ne parler que français. Quant à la littérature, il se familiarise plus particulièrement avec des poètes comme Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Henri de Régnier. Presque tous les soirs, il fréquente le théâtre, l'opéra, ou les salles de concert. A l'image du Marcel de « A la recherche du temps perdu », il s'extasie à l'interprétation de Sarah Bernard dans « Phèdre », à New York, ou encore, se compare au chevalier du « Tannhäuser » de Wagner. Les occasions d'assister à la représentation d'une pièce de théâtre ou d'un opéra joués par des acteurs européens sont rares aujourd'hui encore pour ceux qui résident au Japon. En ce sens peut-on dire que, pour Kafû, la fréquentation des théâtres fut un enseignement très précieux. Peu à peu, la rumeur se répand à la banque que Kafû, en journée, lit des livres français à l'ombre de ses livres de comptes et mène le soir une vie dissolue. Si bien qu'un beau jour, il est convoqué dans le bureau du directeur. Certain d'être renvoyé, quelle n'est pas sa surprise à

l'annonce de sa mutation à la succursale de Lyon. Il faut voir, là encore, l'intervention de son père, qui informé des bruits douteux courant sur son fils, décide qu'il est préférable d'exaucer pour partie le vœu de celui-ci. Kafû l'apprendra ultérieurement. A la date du 9 juillet 1907, il note dans « Seiyû nisshi shô (Extraits d'un journal de voyage en Occident) » :

Partage avec Edith la coupe de la séparation. Je suis incapable de noter les événements de ce soir. (...) Ah ! Pourtant déjà, seule l'ambition artistique étreint mon cœur. Les paroles que répète Edith, versant des larmes, s'évaporent dans le vide.

Pour Kafû, la France personnifie l'amante parfaite pour laquelle, rejetant Edith, il est prêt à accourir. Quelle fut sa réaction à la découverte de celle, dont il avait rêvé de si longues années ?

A la fin d'août 1907, il s'embarque à New York et dès la nuit de son arrivée, apercevant les lumières du Havre, il observe : la Normandie peinte par Zola et Maupassant, puis la gare parisienne où il arrive ; vérifiant si elles correspondent à celles de ses lectures. A Paris, il parcourt le quartier latin de Baudelaire, Murger et Verlaine, bien décidé à ne rien laisser échapper. Puis, au cours des deux jours précédant le départ vers son affectation lyonnaise, il fera la tournée des cimetières, où reposent les hommes de lettres qu'il estime. Son quotidien à Lyon le verra délaisser de plus en plus son travail à la banque, pour fréquenter l'opéra et les salles de concert, ou se promener dans la vieille ville qui depuis l'époque romaine s'étend entre les rives des deux grands fleuves que sont la Saône et le Rhône. Ce vécu français prend forme littéraire dans le recueil qui, publié peu après son retour au pays, à la suite de « Amerika monogatari (Récits d'Amérique) », sera interdit pour atteinte aux bonnes mœurs comme « Les fleurs du mal » ou « Madame Bovary », à savoir : « Furansu monogatari (Récits de France) ». Il y écrit :

On a coutume de dire que l'imaginaire du voyageur correspond rarement à la réalité, cependant, la France que mes yeux ont vue était encore plus belle, plus douce que l'image que je m'en était faite. Ah ! Ma France. J'ai le sentiment de n'être venu au monde que pour contempler ton corps.

En février 1908, Kafû, sans en référer à son père, présente de lui-même sa démission à la banque. A cette nouvelle, son père lui adresse une lettre, lui intimant de rentrer immédiatement au Japon. Réaction à laquelle, naturellement, il s'attendait. En date du 1^{er} janvier 1908, il écrit dans « Seiyû nisshi shô (Extraits d'un journal de voyage en Occident) » :

J'ai bien peur que le réveillon de cette année soit le dernier nouvel an que je puisse passer à l'étranger. Le premier et le dernier dans cette France que j'aime.

De plus, à la même date, dans son agenda, rendu public après sa mort, on peut lire « *Retour au pays ? ou suicide ?* ». Alors que la pensée du suicide ne l'avait pas effleuré lors de la séparation d'avec la femme aimée, cette extrémité qu'il envisage montre à quel point il détestait l'idée de devoir quitter la France ou de rentrer au Japon. Pourtant, il rejoint le foyer paternel. A la question, très typique de l'ancien régime, que lui pose son père : « *A partir de maintenant, de quelle manière comptez-vous vous rendre utile à votre pays ?* », il répond : « *Je ne suis pas le genre d'individu qui puisse être utile à son pays. Faites comme si un fou vous était revenu et gardez-le enfermé en votre demeure.* » Dans le Japon de l'époque, où l'individualisme à l'occidentale n'a pas encore fait son chemin, c'est là une déclaration bien singulière. C'est en même temps le premier cri de ce nouveau né à l'écriture, cet auteur si particulier qu'est Nagai Kafû. Il se lance dans la rédaction de nombreux écrits qui ont tous pour point commun, une aversion pour le Japon moderne de Meiji et une affection toute particulière pour tout ce que ce pays est en train de perdre avec la modernisation. Cet esprit critique envers son pays et une certaine esthétique de la décadence, Kafû les doit certainement à son voyage en France via les Etats-Unis, pays jeune à l'histoire récente. C'est bien parce qu'il a séjourné dans ces cités dont l'histoire remonte à l'époque romaine, Lyon et Paris, qu'il perçoit bien des aspects de son pays dont la majorité de ses compatriotes ne sont pas conscients. Au cours de sa vie, Kafû a connu nombre de femmes, alors que son amour pour la France restera intact jusqu'à la fin. Il n'y revint jamais mais ce fut, néanmoins, le seul amour constant de sa vie.

Je voudrais ajouter pour terminer, que les œuvres complètes de Kafû

comportent deux occurrences ayant trait à l'Alsace. La 1^{ère} dans « Furansu monogatari (Récits de France) », où il écrit à propos d'une promenade dans le parc du Luxembourg :

Parmi les nourrices qui, venues de leur province, poussent un landau, la silhouette d'une jeune et jolie nurse alsacienne, un ruban noir noué en nœud papillon, en place de chapeau, accroche le regard.

La 2^{nde}, dans son journal, à la date du 20 septembre 1943, en pleine guerre, période où il était très difficile de se procurer des livres français, il note avoir acheté, chez un bouquiniste la revue « L'Alsace française ».